

[Billardon de Sauvigny]

cf Sch 5338

[3e édition]

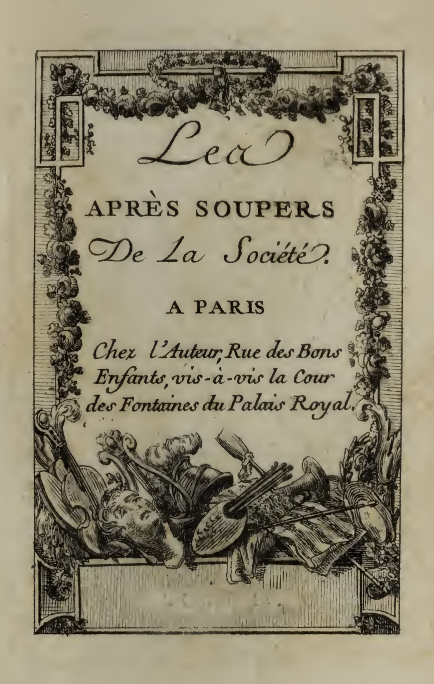


Binet inv. *Berthet Sculp.*

HIRZA

Hiaskar, vois ce fer dans mon ſein ſe plonger,
Je te charge en mourant du ſoin de nous venger.

Scène X.e et D.re Page 84.


Les
APRÈS SOUPERS
De la Société.
A PARIS
Chez l'Auteur, Rue des Bons
Enfants, vis-à-vis la Cour
des Fontaines du Palais Royal.

HIRZA,

[ou les Illinois]

TRAGÉDIE.

ſ

NOMS
DES
PERSONNAGES.

HIRZA.

MONRÉAL pere.

MONRÉAL fils, Chef de guerre.

HIASKAR, Chef de guerre.

OUKÉA, Chef du conſeil des vieillards.

Troupes de Guerriers, de vieillards, & de femmes.

Détachement de François.

Détachement d'Anglois.



HIRZA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIASKAR, HIRZA, OUKÉA, VIEILLARDS, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

Sur ta tombe, ô Thamar! les Illinois gémiſsent!
Ces huttes, ces rochers, de leurs cris retentiſsent!
Et nos Dieux sont par nous vainement implorés!
Ils ont vu les François de ton ſang enivrés,
Sans pouvoir t'arracher à leur fer homicide!

Appui du Canada, notre Chef intrépide,
Auſſi prompt que les vents, faiſoit voler la mort
Des bords de l'Océan aux monts du Labrador :
Du ſang européen il cimentoit ſa gloire ;
Et le nom de Thamar vivra dans leur mémoire.
Triſte Niagara, séjour craint de nos Dieux ;
Rocs menaçants, & vous, ô torrents furieux,
Qui, des monts inégaux couvrant les vaſtes cimes,
Tombez en mugiſsant d'abîmes en abîmes,
Devant vous fut brisé le calumet de paix :
Quand tout-à-coup, guidé par la main des François,
Un vaiſseau qui des flots s'élevoit juſqu'aux nues,
Déploya devant nous ſes ailes étendues,
De longs tubes d'airain qu'il portoit dans ſes flancs
Frappant d'un bruit affreux ces monts retentiſsants :
Tout tremble ; la terreur nous diſperſe. O vaillance !
Thamar lui ſeul s'arrête : il médite en ſilence ;
Et, dès que la nuit tombe, un déluge de feux
Embraſe, anéantit, ce coloſse orgueilleux.
Nous étions ſous ta garde à l'abri des tempêtes,
Thamar ; & le François vient de frapper nos têtes.

Pleurons, amis, pleurons, notre ſoutien n'eſt plus ;
L'Europe eſt triomphante, & nos Dieux ſont vaincus.

HIRZA.

Quoi ! ta bouche, Hiaskar, eſt ouverte à la plainte !
Compagnon de Thamar, connoîtrois-tu la crainte !
Garde-toi d'avilir, par un ſi lâche effroi,
Tes Dieux & ton pays, & nos guerriers, & toi :
Sache imiter Hirza. Thamar étoit mon pere :
Eh bien ! moi qui l'aimois, moi qui lui fus ſi chere,
Ai-je fait ſur ſa tombe éclater mes douleurs ?
Que le ſang des François y coule avant mes pleurs !
J'embraſse cet eſpoir ; il plaît à mon courage.
Apprenez d'une femme à repouſser l'outrage ;
Venez, guerriers : un Dieu, de notre honneur jaloux,
Un Dieu qui m'a parlé marchera devant vous.
Mais que vois-je ! un revers aura pu vous abattre !
Ciel ! eh quoi ! vous pleurez, vous qui pouvez combattre !
Vous n'entendez donc pas nos farouches vainqueurs
Dans leur barbare joie inſulter à vos pleurs ?
Vous ne voyez donc pas, frémiſsant de colere,
Du ſein de ſon tombeau ſe ſoulever mon pere,
Tout couvert de ſon ſang verſé pour des ingrats ?
Quands nos guerriers vaincus échappoient au trépas ;
Quand ils mouroient en proie à la fureur des armes,
Ne leur prodiguoit-il que d'impuiſsantes larmes ?
Il couroit les venger. Imitez ſa valeur ;

Et, facrifiant tout à ma jufte fureur,
Allez, pour appaifer fon fang qui fume encore,
Frapper, exterminer, des monftres que j'abhorre.

HIASKAR.

Si je perdois l'efpoir de remplir tes fouhaits,
Je t'avouerois ma honte, & je m'en punirois.
Va, crois-en Hiaskar; étouffe un vain murmure:
Ta fureur eft aveugle, & ma haine eft plus sûre.
Courir en téméraire au-devant du danger,
C'eft hâter fa défaite, & non pas fe venger.
Nos vainqueurs sont armés par un pouvoir célefte;
Veux-tu de nos guerriers voir immoler le refte?
Veux-tu voir enchaîner par ces tyrans heureux
Nos femmes, nos enfants, & toi-même avec eux?

HIRZA.

Que dis-tu! des François moi fubir l'efclavage!
S'ils ont le bras d'un dieu, j'ai le cœur d'un fauvage;
Je sais mourir.

OUKÉA.

Arrête. Il ne nous fuffit pas
De mourir; il faut vaincre: évitons des combats
Où la valeur fuccombe, où l'adrefse préfide.
Long-temps j'ai vu l'Anglois, d'un vain pouvoir avide,
Remplir de fon orgueil l'immenfité des mers,

Et lui ſeul inſulter à nos vaſtes déſerts.
Par un joug accablant, par des loix arbitraires,
L'Anglois tyranniſant ſes amis & ſes freres,
Les fiers Boſtoniens, contre lui révoltés,
Ramenent ſur nos bords les François irrités.
L'un à l'autre oppoſons ces fléaux de la terre,
Et qu'ils ſoient ſeuls en bute aux foudres de la guerre.

HIASKAR (*à Hirza.*)

Tu dois prêter l'oreille aux diſcours d'Oukéa:
Au conſeil des vieillards ſa vertu le plaça;
Thamar l'y conſultoit, & ſa voix y préſide.
Que ſa lumiere, Hirza, déſormais ſoit ton guide.

OUKÉA (*à Hiaskar.*)

Et toi, daigne te rendre aux vœux des Illinois.
Nos vieillards, nos guerriers, te parlent par ma voix;
Tous, d'un commun ſuffrage honorant ta vaillance,
De Thamar en tes mains remettent la puiſſance
Juſqu'au jour où ſon choix, tombant ſur un de nous,
Fera revivre enfin Thamar dans ſon époux.

HIASKAR.

Amis, vous le voulez, j'y conſens.

(*à Hirza.*)

Mais j'eſpere

Que l'offre de ma main ...

HIRZA.

As-tu vengé mon pere ?
Nos ennemis vaincus ſur ſa tombe entaſsés
Calment-ils de Thamar les mânes courroucés ?
Prêtez à mes ſerments une oreille attentive :
Je n'abandonne plus cette fatale rive
Que le perfide ſang du Général françois
N'aſsouviſse en coulant mes regards ſatisfaits.
J'en jure par nos Dieux.

OUKÉA.

Je pénetre ton ame.
L'eſpoir de te venger n'eſt pas ce qui t'enflamme ;
Un François fugitif arrête ici tes pas.
Tu l'aimes, tu l'attends.

HIRZA.

Je ne m'en défends pas.
Oui, j'aime Monréal ; ſa valeur m'a dû plaire.
J'ai du moins, Oukéa, ce reproche à vous faire,
Qu'entre tant de guerriers un ſeul n'oſe aujourd'hui
Devenir mon vengeur & s'égaler à lui.
Monréal vous apprit l'art ſanglant de la guerre ;
Aſsez les alliés de la fiere Angleterre
Ont élevé ſa gloire en tombant ſous ſes coups.
Aujourd'hui triomphant, il revient parmi nous :

Puiſque vous trahiſsez ma plus chere eſpérance,
C'eſt de lui ſeul ici que j'attends la vengeance.

HIASKAR.

Eh quoi! ſur des François?

HIRZA.

Oui ſans doute, ſur eux.

HIASKAR.

Garde-toi d'outrager un mortel généreux,
Dont Thamar fut l'ami, dont j'ai brigué l'eſtime,
Dont le cœur eſt trop grand pour ſe ſouiller d'un crime.
De l'auteur de ſes jours l'impérieux rival,
Fontalbar, abuſant de ſon pouvoir fatal,
Tint le pere enchaîné, prêt à trancher ſa vie.
Le fils, qui s'arracha du ſein de ſa patrie
Quand les François encor habitoient nos climats,
Contre eux pour ſe venger n'a point armé ſon bras.
L'indigne Fontalbar, dans ſa haine implacable,
L'a rendu malheureux ſans le rendre coupable.

HIRZA.

Si ſon bras ne ſervoit mes tranſports furieux
Il ſeroit des mortels le plus vil à mes yeux.
Ce même Fontalbar dont l'ordre ſanguinaire
Proſcrivit Monréal, aſsaſſina ſon pere,
Dans nos climats, dit-on, ramene la terreur:

Crois-tu que Monréal le verra ſans horreur ?
Crois-tu donc que, cédant au courroux qui l'anime,
S'il s'arme contre un monſtre il eſt chargé d'un crime ?
Le crime eſt de trahir par un lâche détour
Les droits de l'amitié, la nature, & l'amour.
Mais je n'ai rien à craindre. Il eſt vaillant, il m'aime,
Il vengera mon pere, & le ſien, & lui-même.
Ma main eſt à ce prix.

HIASKAR.

O Ciel ! lui, ton époux !
Notre Chef, un François !

HIRZA.

Il ne l'eſt plus pour nous.
Toi-même n'as-tu point par un choix volontaire
Adopté Monréal pour compagnon, pour frere ?
A-t-il ceſsé de l'être, a-t-il trahi ſa foi ?
En combattant pour vous, en s'attachant à moi . . ?
Quand nos jeunes guerriers, guidés par ſon courage,
Juſqu'aux murs de Québec ont porté le ravage,
Revenant triomphant, ce généreux François
Se verra donc puni de ſes propres bienfaits ?

OUKÉA.

Non ſans doute, & l'on doit honorer ſa vaillance :
Mais faut-il, ſur lui ſeul fondant ton eſpérance,

Braver au même inſtant l'Américain, l'Anglois,
Et le fier Eſpagnol, & le bouillant François?
Quoi! trente Nations à s'armer toutes prêtes
Des lieux les plus lointains menaceront nos têtes,
Et tu crois sous ſon ombre être à l'abri des coups
De ces vents opposés qui vont fondre ſur nous!
Et tu veux avec lui, ſur ces bords arrêtée,
Partager de Thamar la natte enſanglantée,
En nous précipitant dans de nouveaux combats!
Non, ces guerriers, ni moi, n'y conſentirons pas.

HIASKAR.

S'il faut du ſang françois cimenter ta vengeance,
Laiſſe-nous oppoſer les Anglois à la France;
Tu les verras bientôt à nos voix accourir.
Alors nous combattrons; alors, s'il faut périr,
Nous ſignalant du moins par des faits magnanimes,
Nous mourrons en héros, & non pas en victimes.

SCENE II.

HIRZA.

MON pere, toi qu'Hirza porte au fond de ſon cœur,
Inſpire à nos guerriers cette intrépide ardeur

Par qui tu fus toujours ſi fier & ſi terrible :
Tu connois de mon cœur le penchant invincible ;
Il n'en sera pas moins dans ſa haine affermi.
Monréal eſt François ; mais il eſt ton ami :
Et ta fille en ce jour réclamant ſa tendreſse,
L'amour même armera ſa fureur vengereſse....
Quel bruit a répandu le trouble dans mes ſens ?
N'entends-je pas des cris guerriers & menaçants ?
Oui, ce cri prolongé, ſignal de la victoire,
Marque de Monréal le retour & la gloire.
Héros que j'idolâtre, honneur de nos climats,
Tu m'es rendu ! Volons au-devant de ſes pas.

SCENE III.

HIRZA, MONRÉAL (*précédé de beaucoup de guerriers & d'Iroquois qu'il a vaincus.*)

MONRÉAL.

LE cœur brûlant d'amour & plein d'impatience,
Je reviens triomphant après ſix mois d'abſence,
Pour mériter ta main, pour obtenir ce prix
Qu'ici Thamar, ton pere, à mes vœux a promis.

J'ai combattu long-temps l'Iroquois intrépide ;
Rien n'a pu m'arrêter dans ma course rapide :
Je marchois, secondé de tes fiers Illinois.
Le nord du Canada tremblant à nos exploits,
A vu fuir devant nous cette horde sauvage
Que l'Anglois façonnoit au frein de l'esclavage ;
Et ces nombreux guerriers que mon bras a soumis
Ont quitté des tyrans pour suivre des amis.
Tu peux seule à mes yeux embellir la victoire,
C'est de toi que j'attends mon bonheur & ma gloire.

HIRZA.

Ecoute, Monréal : tu connois comme moi
L'ascendant qui m'étonne & qui m'enchaîne à toi :
Tu m'as fait éprouver ce charme que ton âge
Sait donner au malheur & sur-tout au courage.
Oui, ce grand caractere & ce mépris des maux,
Ce noble orgueil empreint sur le front des héros,
Et tes premiers exploits, & le vœu de mon pere,
Tout enivra mon cœur de l'orgueil de te plaire.
Mais avant d'obtenir le prix de ta valeur,
Songe que mon époux doit être mon vengeur.

MONRÉAL.

Ciel ! qu'entends-je ? & sur qui doit tomber ta vengeance ?...

Mais quel eſt ce tombeau ? Tu gardes le ſilence....
Sans parens, ſans patrie, abandonné, trahi,
Il me reſtoit du moins une amante, un ami.

HIRZA.

Il n'eſt plus.

MONRÉAL.

O douleur!

HIRZA.

Sa mort eſt impunie.

MONRÉAL.

O toi que Monréal aime plus que la vie,
Que ne puis-je la perdre & te rendre Thamar !

HIRZA.

De tous tes ennemis le plus grand, Fontalbar,
Qui t'accabla d'affronts, qui te priva d'un pere,
Ce monſtre qu'à la mort dévoua ma colere,
De retour en ces lieux, il commande aux François.

MONRÉAL.

Mon juſte déſespoir te répond du ſuccès.
Jadis fidele au Prince, & fier de ma patrie,
J'ai chéri l'un & l'autre avec idolâtrie.
Malgré les fers d'un pere & mon banniſsement,
Hirza, le croirois-tu! pardonne à ton amant,
Dans le fond de mon cœur une horrible tempête

Me ſouleve & m'abat, & me pouſſe & m'arrête.
Mais il faut te venger. N'écoutons déſormais
Que le reſſentiment des affronts qu'ils m'ont faits,
Que la mort d'un ami, d'un pere, &, pour tout dire,
Que l'invincible horreur que Fontalbar m'inſpire.
De tes pleurs & des miens ce monſtre a donc joui !
Rejetté de la France & malheureux par lui,
Que m'importe quel ſang vengera mon injure ?
Eſt-il des nœuds plus ſaints que l'amour, la nature !
Croit-on qu'impunément un tyran déteſté
Dans tout ce qui m'eſt cher m'aura persécuté ?

HIRZA.

Dans le fond de ſon cœur il nous croit ſa conquête ;
Que ce torrent rapide à ton aſpect s'arrête.
La liberté tremblante au fond de nos déſerts
Voit des Dieux ennemis tonnant du haut des airs,
D'un nouveau foudre armés, fondre à l'envi ſur elle :
Sous leurs coups redoublés le Canada chancele :
Force tous nos guerriers, libres par tes exploits,
D'applaudir à ta gloire & d'admirer mon choix.
Mais que veut Hiaskar ?

(L'on entend un bruit d'armes.)

SCENE IV.

HIRZA, MONRÉAL, HIASKAR.
Troupes de Guerriers de la suite de Monréal ; Troupes de Guerriers de la suite d'Hiaskar.

HIASKAR.

FAISONS tête à l'orage ;
Amis, voici l'inftant de montrer un courage
Qui triomphe du sort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendard de la mort à nos yeux fe déploie,
Et le François fuperbe, en contemplant fa proie,
D'un triomphe afsuré femble déjà jouir :
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier foupir.

HIRZA (*à Monréal.*)

Quelques maux que le Ciel fur nos têtes rafsemble,
L'amour & le devoir s'accorderont enfemble :
Adieu, cher Monréal.

MONRÉAL.

Va, compte fur ma foi;
Je dois vaincre fans doute en combattant pour toi.

SCENE V.

HIRZA, HIASKAR. *Troupes de Guerriers ſauvages.*

HIASKAR.

SORTEZ de vos tombeaux, mânes de nos ancêtres :
L'Europe oſe aſpirer à nous donner des maîtres :
Vous partagez l'affront dont on veut nous couvrir :
Venez voir vos enfants triompher ou mourir.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

HIRZA.

GRANDS Dieux ! réveillez-vous au cri de la vengeance ;
Voyez le Canada privé de ſa défenſe,
Le ſein meurtri des coups que l'Europe a portés,
Vous tendre en ſuppliant ſes bras enſanglantés !

Pourquoi céderiez-vous l'empire de la terre ?
A des Dieux étrangers arrachez le tonnerre ;
Faites courber leurs fronts sous vos pas triomphants ;
Relevez vos autels, & vengez vos enfants.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIASKAR, OUKÉA, *Troupe de Vieillards & de Guerriers.*

OUKÉA.

AS-TU vu ce François dont la valeur hautaine
A fait flotter long-temps la victoire incertaine ?
En détournant le fer appuyé sur mon cœur,
« Sois libre, m'a-t-il dit, & connois ton erreur.
« Pourquoi la hache en main venez-vous nous sur-
« prendre ?
« Pourquoi fondre sur nous sans vouloir nous entendre,
« Nous, qui vous apportions le gage de la paix ?
« Fais cesser le combat, tu sauras mes secrets ;
« J'irai trouver ton peuple, & veux que ma présence
« Rétablisse en ce jour notre antique alliance ».

HIASKAR.

Tu nous a donc trompés ? Falloit-il aux combats,
Sur de ſimples ſoupçons, précipiter nos pas ?

OUKÉA.

Je me ſervois, ami, d'un double ſtratagême ;
Pour abuſer l'Anglois, je t'ai trompé toi-même.
Crois que de ce combat, par moi ſeul preſsenti,
Le bruit à ſon oreille a déjà retenti,
Et que, prompt à combattre, il accourt nous défendre.
Cependant le François près de nous va ſe rendre :
Jadis il nous connut ſimples & généreux,
Son amitié nous cache un appât dangereux ;
Et s'il vient nous flatter, c'eſt pour mieux nous détruire,
Incertain de nous vaincre, & sûr de nous séduire.
Mais, graces à mes soins, nous pouvons ſans danger
Dans les pieges qu'il tend lui-même l'engager.
De tout Européen telle eſt la politique ;
Son cœur eſt envieux, ſon orgueil tyrannique :
Il frémit, indigné de rencontrer ici
Un peuple plus heureux & plus libre que lui.
Tyrans, par mon adreſse, acharnés l'un ſur l'autre,
Puiſſiez-vous aſsouvir votre haine & la nôtre !
J'ai dû faire à vos yeux éclater mes projets.
Monréal aujourd'hui reverra des François :

Obſervez, prévenez ſa fougueuſe imprudence;
S'il devient notre Chef, il ſervira la France.
Qu'une femme crédule, admirant ſes exploits,
Sur l'amant qui la venge ait fait tomber ſon choix,
Je ne peux que la plaindre en voyant ſa foibleſse;
J'applaudis à la cauſe, & pardonne à l'ivreſse:
Mais que tous nos guerriers, pour un foible ſuccès,
Sur leurs fiers boucliers élevent ce François;
Qu'il nous ait fait ſi-tôt oublier qui nous ſommes;
Que sous lui cet eſclave ait vu fléchir des hommes;
Que mon Chef ſoit un traître, aux ſiens même en horreur,
Je ſens que cet affront rallume ma fureur,
Je ſaurai l'en punir.

HIASKAR.

Tu souillerois ta gloire.
Songes-tu qu'à ſon bras nous devons la victoire?
Nos freres terraſsés trembloient de toutes parts;
Mais, lui les ranimant du feu de ſes regards,
Soudain ils ont repris leur audace premiere.
Que ſon ame me plaît! qu'elle eſt ſenſible & fiere!

OUKÉA.

Crois-moi, quand au combat ce jeune ambitieux
Des rayons de ſa gloire éblouiſsoit tes yeux,

Il flattoit les vaincus, du moins je l'en ſoupçonne ;
J'ai ſurpris ſa pitié qui m'indigne & m'étonne :
De leur ſang tout couvert, il voloit dans leurs rangs,
Et retenoit nos mains qui déchiroient leurs flancs.
Tout-à-coup, à travers les bûchers & les armes,
Il s'élance en criant, les yeux baignés de larmes :
Arrêtez ; je verrois leurs membres déchirés,
Deſſéchés dans la flamme & par vous dévorés !
Le ſang m'unit peut-être à ces triſtes victimes ;
Faut-il que leur trépas ſoit le fruit de mes crimes !
Le tumulte, à ces mots, redouble parmi nous.
L'horreur & la pitié ſuſpendent le courroux ;
J'oppoſois à ſes cris un cœur inexorable :
Mais ſoudain s'eſt formé ce parti redoutable
Que ſon bonheur enivre, & qui cherche aujourd'hui
L'honneur honteux de vaincre & de ramper ſous lui.
Il peut, avec ſa gloire, accroître ſa puiſſance :
Quel frein l'arrêtera, lui qui trahit la France ?
Corrompu par le luxe & par la vanité,
Pourra-t-il s'élever juſqu'à la liberté ?
Non, ſa fierté naiſſante a plié ſous un maître,
En épouſant Hirza, ſonge qu'il pourra l'être.
Il faut le prévenir par un dernier effort :
Il voudroit notre honte, & moi je veux ſa mort.

Un bras sûr, cette nuit, à mes pieds va l'abattre.

HIASKAR.

Pourquoi l'aſsaſſiner quand on peut le combattre ?
Quel indigne guerrier sera ſon aſsaſſin ?
Qui de vous, pour ce meurtre, a préparé ſa main ?
S'il oſe de ſon crime avouer l'infamie,
Qu'il paroiſse, & c'eſt lui qu'Hiaskar ſacrifie.
Quand Monréal nous ſert, eſt-ce à nous d'être ingrats ?
S'il croit à ſa puiſsance aſsujettir mon bras,
Que cet eſpoir l'aveugle, ou que l'amour l'enflamme,
C'eſt à moi de le plaindre & d'éclairer ſon ame,
D'oppoſer à l'orgueil une noble équité.
S'il eſt ſourd à ma voix, j'entends la liberté
Qui me crie: « Arme-toi; fais lui voir qu'un ſauvage,
« Honorant ſes exploits, mais repouſsant l'outrage,
« Et de la liberté généreux défenſeur,
« Le ſurpaſse en ſageſse, & l'égale en valeur ».

OUKÉA.

J'entends des cris guerriers. Monréal va paroître.
Nos amants par l'hymen viennent s'unir peut-être.
Je peux quelques moments mettre obſtacle à leurs vœux;
Et toi, que la pitié ſollicite pour eux,
Tu peux voir Monréal, & lui parler encore :
Mais s'il ne veut pas rompre un hymen que j'abhorre,
Qu'il meure.

SCENE II.

LES MÊMES, HIRZA, MONRÉAL, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

Heureux le jour où ſur nos ennemis
Mon amant a vengé mon pere & mon pays !
Ils nous enveloppoient dans un piege perfide ;
Déjà grondoit ſur nous leur tonnerre homicide ;
Déjà nous menaçoit leur ſanglante fureur :
C'eſt lui, c'eſt ce héros, dont l'invincible ardeur,
Dans nos cœurs abattus ramenant le courage,
A fait un champ de morts de ce vaſte rivage ;
Et, vengeur de Thamar, par ſes heureux exploits
A ſatisfait ma haine, & mérité mon choix.

OUKÉA.

J'aime qu'à ſes hauts faits notre horde applaudiſſe ;
Mais avant qu'à ton sort un nœud ſacré l'uniſſe,
Nous verrons le François dont l'utile ſecours
A retenu le bras qui menaçoit mes jours.

Il vient : nous l'attendons, impatients d'apprendre
Les ſecrets importants qu'il veut nous faire entendre.
Toi, qui nous vois à peine échappés au trépas,
Peux-tu, vers ce tombeau précipitant tes pas,
A des tranſports d'amour te livrer toute entiere !
Nos freres, tout ſanglants, épars ſur la pouſſiere,
Des ombres de la mort s'élevent contre nous.
Crains d'attirer ſur toi les traits de leur courroux.
Ainſi qu'à Monréal tu leur dois la victoire :
Va donc par un trophée honorer leur mémoire.
De leurs mânes plaintifs appaiſe les clameurs ;
Hirza, nous leur devons des soins conſolateurs.

HIRZA.

Nous les devons ſans doute aux vengeurs de mon pere.
La cauſe en eſt ſacrée autant qu'elle m'eſt chere.
Monréal, ton amante, en ce premier inſtant,
N'a vu que ta victoire & le prix qui l'attend :
Tu ſens que le devoir m'ordonne de leur rendre
Les honneurs immortels qu'ils ont droit de prétendre.
Et toi, brave Hiaskar, dont j'ai trahi l'eſpoir,
Pardonne; mais mon cœur n'eſt plus en mon pouvoir.

HIASKAR.

Ne crains rien d'Hiaskar, il n'a point tes foibleſses.
Eſt-il né pour l'amour & ſes lâches tendreſses ?

Son cœur, dont rien jamais n'abaissa la fierté,
Ne vit que pour la guerre & pour la liberté.
Il eût aimé pourtant ton orgueil, ton courage,
Et le sang de Thamar, dont le noble avantage
Fut de voir nos guerriers, secondant ses exploits,
Porter aux cieux sa gloire, & marcher sous ses loix:
Mais il est généreux. Quiconque est magnanime,
Doit sentir à quel prix on obtient mon estime.

MONRÉAL.

Je l'ai toujours pensé, qu'un cœur si généreux,
Sans en être jaloux, verroit former nos nœuds.
L'instant qui va serrer le lien que j'adore
A ma tendre amitié te rend plus cher encore.

HIRZA.

O mon pere! ô Thamar! ton vengeur mon appui,
Monréal te fut cher, ton choix tomba sur lui;
Je n'ai fait qu'y souscrire, & désormais sa vie
Est un dépôt sacré que le Ciel me confie.

(à part.)

Hélas! pour un moment qui suspend mon bonheur,
Je ne sais quel effroi vient pénétrer mon cœur...

(à Monréal & aux jeunes Guerriers.)

Allons à nos vengeurs offrir des sacrifices,
Bientôt nous reviendrons, sous de meilleurs auspices,

Au tombeau de mon pere, aux yeux des immortels,
Accomplir nos ferments par des nœuds ſolemnels.

SCENE III.

HIASKAR, MONRÉAL.

MONRÉAL.

BRAVE Hiaskar, tu vois que mon bonheur s'apprête.
Soyons toujours unis. Suivons leurs pas.

HIASKAR.

Arrête :
Tout le cœur d'Hiaskar va s'ouvrir à tes yeux.
Monréal leve au ciel un front victorieux ;
Je l'honore. Eſt-il vrai que ſon ame attendrie
Aux priſonniers françois vouloit ſauver la vie ?

MONRÉAL.

Sans doute.

HIASKAR.

Je l'approuve & je le plains.

MONRÉAL.

Pourquoi ?

HIASKAR.

On a juré ſa mort.

MONRÉAL.

On l'oſeroit ! Qui ?

HIASKAR.

Moi.

Plus je crois pour les tiens ta pitié légitime,
Et plus tu m'es ſuſpect.

MONRÉAL.

Eh ! quel eſt donc mon crime ?

HIASKAR.

L'eſpoir qui t'a flatté, l'amour qui t'abuſa.

MONRÉAL.

Je te ſerois ſuſpect en épouſant Hirza ?

HIASKAR.

Oui, ſi dans ſes projets ton orgueil ne s'arrête,
Cette hache à mes pieds fera tomber ta tête.

MONRÉAL.

Je t'ai cru mon ami.

HIASKAR.

Si je t'aimai jamais,
Je fus juſte : aujourd'hui je t'admire, & te hais.

MONRÉAL.

Qui peut donc m'attirer ta haine & ta menace ?

HIASKAR.

Mon amour pour les miens, ma vertu, ton audace.
Quoi! malgré nous, d'Hirza tu deviendrois l'époux!
Toi, notre Chef!

MONRÉAL.

Eh bien! en serois-tu jaloux?

HIASKAR.

Je rougis qu'un François ose aspirer à l'être.

MONRÉAL.

Nul autre plus que moi n'en est digne peut-être.

HIASKAR.

Ton orgueil le prétend.

MONRÉAL.

Ma valeur fait mes droits.

HIASKAR.

De ta foi quels garants avons-nous?

MONRÉAL.

Mes exploits.

HIASKAR.

Le soleil de l'Europe éclaira ta naissance,
Et tu viens dans ces lieux t'armer pour ma défense!
Et ce sont des François qui tombent sous tes coups!
Tu fus traître envers eux, tu dois l'être envers nous.
Loin de justifier la fureur qui t'anime,

Tous nos cœurs indignés frémiſsent de ton crime.
Moi-même, ſi j'ai pu, ſenſible à ton malheur,
Forcer ici mes yeux à te voir ſans horreur,
J'ai cru trouver en toi, non ce bras qu'on renomme
Et qui trahit les ſiens, mais l'ami d'un grand homme,
Mais l'ami d'un héros la terreur des François;
De Thamar, qui ſans doute ignora tes projets;
De Thamar, que j'ai plaint, que ton feu déshonore,
Et qui t'en puniroit s'il reſpiroit encore.

MONRÉAL.

Va, Thamar étoit juſte, il connoiſsoit mon cœur;
Il ſavoit d'un ami reſpecter le malheur;
Il ne verroit en moi qu'un fils qui venge un pere.
Ne crois pas que, ta haine excitant ma colere,
Je cherche à repouſser des traits injurieux:
Ma gloire & mon amour sont un crime à tes yeux.
Si ton cœur fut jaloux d'un heureux avantage,
Il falloit au combat ſurpaſser mon courage,
Pour mériter Hirza vaincre ſes ennemis,
Et d'un joug aſsuré délivrer ton pays.

HIASKAR.

Oſes-tu rappeller ton crime & tes ſervices?
Vois-tu ce ſein couvert de nobles cicatrices?
Si le cœur qu'il renferme à tes yeux eſt jaloux,

C'eſt de te punir, toi, qui veux régner ſur nous ;
Toi, qui devrois cacher ton front dans la pouſſiere.
Eſclave ! as-tu pensé qu'une ame libre & fiere
Trembleroit sous le poids de ton autorité ?
Le bonheur d'un ſauvage eſt dans ſa liberté :
Elle eſt d'un prix pour nous que tu n'as pu connoître.
Du jour où tu naquis, tu rampas sous un maître.
Ta valeur à mes yeux ne te rend pas plus grand :
Tu n'as su qu'obéir, tu serois un tyran.

MONRÉAL.

J'écoute avec mépris ce diſcours qui me brave :
C'eſt le lâche qui rampe & qui ſeul eſt eſclave.
Un cœur tel que le mien, qui sait braver la mort,
Peut obéir aux Rois & commander au sort :
Né ſujet, il n'a point ta farouche rudeſse ;
Mais comme il eſt ſans crainte, il fléchit ſans baſseſse.
Toi, dont l'orgueil ici veut m'impoſer des loix,
Tu crus que Monréal trembleroit à ta voix :
Tu le verras, aux pieds d'une amante adorée,
Former ici les nœuds d'une chaîne ſacrée ;
Et, ſi ton cœur encor peut en être jaloux,
Par de nouveaux exploits mériter ton courroux.

(*Il sort, & Oukéa arrive.*)

SCENE IV.

OUKÉA, HIASKAR, VIEILLARDS, GUERRIERS.

HIASKAR.

MORTEL préſomptueux, tu crois braver ma haine.
Tremble; elle eſt à ſon comble, & ta mort eſt certaine.
(Il leve ſa hache.)

OUKÉA.

Ami, que vas-tu faire? Eh quoi! ne dois-tu pas
D'un vain emportement dédaigner les éclats?
Sa folle ambition bientôt sera punie;
Mais je prétends n'armer qu'une main ennemie:
Et détournant de nous un ſiniſtre avenir,
Laiſsons à ce François le soin de le punir.

*

SCENE V.

OUKÉA, HIASKAR, MONRÉAL pere, VIEILLARDS, GUERRIERS.

MONRÉAL *pere.*

Je connoiſsois un peuple à la France fidele,
Qui vouoit aux Anglois une haine immortelle :
Aux bords européens j'ai porté dans mon cœur
De ſa longue amitié le ſouvenir flatteur.
Quand vingt Peuples ligués dans ce vaſte hémiſphere,
Secouant tout-à-coup les fers de l'Angleterre,
Donnent, pour écraſer un pouvoir uſurpé,
Le ſignal & l'exemple à l'univers trompé ;
Quand Penn, les échauffant de ſon puiſsant génie,
D'un monde encor nouveau chaſse la tyrannie,
Je penſois, pardonnez à ma crédulité,
Voir l'Illinois, comme eux, venger ſa liberté.
Charmé de cet eſpoir, franchiſsant les deux mondes,
J'affronte les écueils & la foudre & les ondes.
Mon cœur, en traverſant vos immenſes forêts,
Redemande aux échos l'allié des François ;

Et quand je vous revois, vos fleches meurtrieres
Autour de moi ſoudain viennent frapper mes freres.
Eſclaves des Anglois, sous leur joug abattus,
Je prétends rallumer vos antiques vertus :
Acceptez cette paix dont je vous offre un gage,
Et venez vous ranger sous ſon heureux ombrage.

OUKÉA.

Quel que ſoit le vainqueur, de l'Anglois ou de toi,
S'il reſte en nos climats, c'eſt un tyran pour moi :
Fontalbar, votre Chef, l'avoit-il reſpectée
Cette longue amitié par ta bouche atteſtée ?
Ce piege à la candeur, ce voile à ſes forfaits,
Ton Chef nous l'oſe encore offrir avec la paix !
Nous avons dévoré l'outrage & les injures.
De nos cœurs ulcérés les profondes bleſsures
Ne guériront jamais.

MONRÉAL *pere.*

Si tu fus outragé,
Fontalbar fut puni ; mon Prince t'a vengé.
Fontalbar, dans l'oubli terminant ſa carriere,
N'étoit plus quand Thamar a mordu la pouſſiere.
Ne crains rien d'un Monarque ami de l'équité ;
Si du Tyran des mers il punit la fierté,
Vengeur des Nations, ſon courage héroïque

Ne veut que raffermir la liberté publique.
Pour moi, ſans arborer les drapeaux de mon Roi,
J'ai ſuivi le penchant qui m'entraînoit vers toi :
J'ai voulu vous revoir, lieux chers à ma mémoire,
Peuples à qui j'ai dû mes malheurs & ma gloire.
Quelques François unis aux ſeuls Américains,
Guidés par leur courage, ont ſuivi mes deſtins ;
Et contre vos tyrans, prêts à tout entreprendre,
Malgré vous même ici nous venons vous défendre.

HIASKAR.

Sans le triſte abandon de nos Dieux en courroux ;
Sans ces glaives tranchants inconnus parmi nous,
Et vos barbares Dieux, miniſtres des tempêtes,
Et ces foudres brûlants qui grondent ſur nos têtes,
Crois-tu qu'impunément l'Européen trompeur
Eût abordé ces lieux qu'à souillés ſa fureur ?
Déjà le Canada balance la victoire.
Notre intrépidité fait ſeule notre gloire ;
Seule, elle arrêtera ta fougue & tes projets ;
Et ces foibles rameaux, dépouilles des forêts,
Briſeront dans tes mains les fleches du tonnerre,
Domteront ton orgueil, & vengeront la terre.
Que veux-tu ? De quel droit viens-tu dans nos climats ?
Cette terre eſt à nous : creuſe-la sous tes pas ;

Vois-y les ofsements de nos braves ancêtres,
Ils atteftent afsez quels en sont les vrais maîtres.
Contents de nos rochers, heureux dans nos déferts,
Allons-nous vous chercher dans un autre univers ?
Enfants de l'Océan, élevés fur fes ondes,
De vos bras étendus vous prefsez les deux mondes :
Souvent le chêne altier, dont le front touche aux cieux,
Ébranlé par les vents, eft tombé sous mes yeux.

MONRÉAL *pere.*

Téméraire! ofes-tu, dans ta coupable audace,
Me prodiguer ainfi l'injure & la menace ?
Si du fond des tombeaux s'élevoient vos aïeux,
Qu'ils rougiroient pour vous à l'afpect de ces lieux !
Tout y retrace encor, malgré votre inconftance,
Nos travaux, nos bienfaits, & leur reconnoifsance ;
Ici, du Canada les peuples réunis
Pour arbitre fuprême ont reconnu Louis :
C'eft ici qu'ils venoient, à leurs ferments fideles,
Réclamer tous les ans fes bontés paternelles,
Quand, moins ingrats que vous, ils favoient mériter
Qu'au rang de fes enfants il daignât les compter.
Je les revois, ces lis ; je vois ces caracteres
Imprimés fur l'airain & fi chers à vos peres :
Au pied de ces rochers voilà ces monuments,

Ces autels de vos Dieux, garants de vos ſerments :
Devant eux, devant moi, baiſsez les yeux, parjures !
C'eſt ici qu'autrefois, en butte à vos injures,
Je fus trahi par vous : là, j'ai vu mes vaiſseaux
Dévorés par la flamme, engloutis dans les eaux.
Combien le ſang françois a-t-il rougi la terre
Depuis que Fontalbar chez vous porta la guerre !
Ingrats ! pourquoi confondre en votre horreur pour lui
Les héros de Boſton dont la France eſt l'appui !
Hélas ! de ce cruel j'éprouvai la furie !
Il voulut m'arracher & l'honneur & la vie,
Me plongeant dans les fers, où j'ai langui cinq ans :
Il immola mon fils à ſes reſsentiments.
On m'a rendu l'honneur & ce jour qui m'éclaire ;
Foible ſoulagement pour un malheureux pere !
Oublions, Illinois, dans le ſein de la paix,
Vos malheurs & les miens, ſa honte & ſes forfaits.

HIASKAR.

Je ſens que ta franchiſe & ta noble aſsurance
Triomphent de ma haine & de ma défiance.

OUKÉA.

François, puiſque ton Prince, ami de l'équité,
D'un peuple vertueux défend la liberté,
Nous acceptons la paix.

MONRÉAL *pere.*

Un transfuge, un perfide
Contre la France ici leve un bras parricide :
Elle va vous compter au rang de ses enfants ;
Remettez en mes mains ce François.

OUKÉA.

J'y consens.

HIASKAR.

O Ciel ! à ce guerrier nous ferions cet outrage !
D'une honteuse paix sa mort seroit le gage !
Non, non. Pourquoi faut-il, Européens trompeurs,
Que déjà votre exemple ait corrompu nos cœurs !

MONRÉAL *pere.*

Quoi ! tu peux t'aveugler jusqu'à défendre un traître !
Qui te rend son appui ?

HIASKAR.

Qui t'a rendu son maître ?

MONRÉAL *pere.*

L'honneur qu'il a trahi, nos loix, & ses forfaits.

HIASKAR.

Quel pays où le sort en naissant vous a faits,
L'un pour être un tyran, & l'autre son esclave ?
Ici, c'est ton égal ; il est libre, il te brave :
Je défendrai des droits dont mon cœur est jaloux.

S'il eſt ton ennemi, s'il s'arme contre vous,
Si de ſa trahiſon tu veux venger l'outrage,
Tu peux, le fer en main, défier ſon courage.

OUKÉA.

De l'aſtre de la nuit quand le pâle flambeau
Luira ſur ces rochers, viens près de ce tombeau.
Pour épouſer Hirza, c'eſt là qu'il doit ſe rendre.
Si tu l'oſes combattre, arme-toi, viens l'attendre:
Attaque avec valeur ce jeune audacieux;
Reproche-lui ſon crime, & qu'il meure à tes yeux.

HIASKAR.

François! que ce combat va te couvrir de gloire!
Ton rival en ce jour a fixé la victoire,
S'élançant le premier, par un heureux effort,
Sur ces bouches de feu qui vomiſsent la mort:
Votre Chef autrefois oſa lui faire injure,
Il s'eſt vengé ſur vous.

MONRÉAL *pere.*

Le lâche! le parjure!
Quel eſt-il ce guerrier, qui, prompt à murmurer,
Pour ſervir ſon pays ne sait rien endurer?
O faux inſtinct de gloire! ô France! ô ma patrie!
Faut-il par des François te voir ainſi trahie!
Hélas! que leur conſtance imite leur valeur,

Tout fléchira bientôt sous ta vaſte grandeur !
Si je n'expire ici de la main de ce traître,
Crois que je vengerai mon pays & mon maître.
Heureux, ſi ſon trépas frappe d'un juſte effroi
Quiconque auroit trahi ſa patrie & ſon Roi !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III. (*nuit.*)

SCENE PREMIERE.

MONRÉAL *fils* (*ſeul.*)

HIRZA ne paroît point.... Quel obſtacle l'arrête ?
Veux-t-on ſuspendre encor notre hymen qui s'apprête ?
Quand l'amour, la victoire, ont ſecondé mes vœux,
J'éprouve un ſentiment pénible & douloureux !
Hiaskar, m'accablant de ſa fierté farouche,
S'offre ſans ceſse à moi le reproche à la bouche ;
Ainſi, de mes exploits la honte eſt donc le prix !
Juſte & fatal objet du plus affreux mépris,
J'inſpire & je reſsens l'horreur & l'épouvante.
Pour l'auteur de mes jours, quand mon ame tremblante
Veut de ſon triſte sort pénétrer les ſecrets,
Je friſsonne & recule à l'aſpect d'un François.
Un remords déchirant me pourſuit, me rappelle
Les adieux de mon pere opprimé, mais fidele.
Il eſt devant mes yeux ; je vois ſes cheveux blancs,

Son front cicatrisé, ſes regards menaçants.
Sa foudroyante voix en m'effrayant me crie :
« Rends-moi compte du ſang qu'a versé ta furie !
« Ingrat ! meurs abhorré dans cet affreux déſert !
« Meurs loin du doux climat où ton cœur s'eſt ouvert
« Aux premiers traits d'amour & de reconnoiſsance
« Pour le ſein maternel qui nourrit ton enfance » !
Faut-il, de mon pays banni par mes forfaits,
Le regretter toujours ſans le revoir jamais !

SCENE II.

MONRÉAL *fils*, MONRÉAL *pere*, OUKÉA.

OUKÉA (*à Monréal pere.*)

Du haut de ces rochers j'aurai ſur toi la vue.
La fille de Thamar, au Conſeil retenue,
Laiſse à ta juſte haine un champ libre en ces lieux ;
Et le François lui ſeul doit s'offrir à tes yeux ;
Va combattre.

SCENE III.

MONRÉAL *pere*, MONRÉAL *fils*.

MONRÉAL *fils*.

QUEL bruit vient de se faire entendre?
Il redouble... Ecoutons.

MONRÉAL *pere*.

C'est là qu'il doit se rendre;
C'est là que dans son sang je plongerai mon bras.
Voyons si le perfide a devancé mes pas.

MONRÉAL *fils*.

Dans son sang!... Est-ce moi qui serois ce perfide?
Je ne sais; à l'aspect de ce lâche homicide,
Je sens pâlir mon front & palpiter mon cœur.
Est-ce à moi d'éprouver cette indigne terreur?
Avançons. Est-ce moi que tu cherches?

MONRÉAL *pere*.

Oui, traître.

MONRÉAL *fils*.

Cette voix que j'entends, je crois la reconnoître.

MONRÉAL *pere* (*mettant le ſabre à la main.*)
A ſon horreur pour toi, reconnois un François,
Ton Général.

MONRÉAL *fils.*

O Ciel! tu combles mes ſouhaits!
(*Mettant le ſabre à la main, & s'adreſsant à lui.*)
A ma juſte fureur rien ne peut te ſouſtraire :
Indigne Fontalbar, qu'as-tu fait de mon pere?

MONRÉAL *pere.*

Son pere! Fontalbar! Me serois-je trompé!

MONRÉAL *fils.*

Tu l'as chargé de fers.

MONRÉAL *pere.*

Dieu! quel jour m'a frappé!

MONRÉAL *fils.*

Tu l'accablas d'affronts, tu proſcrivis ma tête,
Mon bras t'en va punir.

MONRÉAL *pere.*

Arrête.

MONRÉAL *fils.*

Meurs!

MONRÉAL *pere.*

Arrête.

De Fontalbar en moi reconnois-tu les traits?

MONRÉAL *fils*.

Tu n'es pas Fontalbar ?

MONRÉAL *pere*.

Non.

MONRÉAL *fils*.

Tu dois t'en défendre.

Mais quel es-tu ? réponds.

MONRÉAL *pere*.

Ah ! tremble de l'entendre !

MONRÉAL *fils*.

Un mouvement confus, que je ne comprends pas,
Semble attirer mon cœur & retenir mon bras.
Juſte Ciel ! Eh ! qui peut enchaîner ma colere !
Toi-même tu gémis !

MONRÉAL *pere*.

O trop malheureux pere !
Ai-je pu mettre au jour un ſi coupable fils !

MONRÉAL *fils* (*jettant ſon ſabre.*)

Moi votre fils ! O Ciel !

MONRÉAL *pere*.

Il m'émeut... j'en frémis !
Ah ! que n'ai-je plutôt, par la mort la plus prompte,
Effacé dans ton ſang tes forfaits & ma honte !
Mon bras à ton aſpect eût-il dû s'arrêter !

Je devois te punir, & non pas t'écouter :
Traître ! par cent aïeux l'honneur & le courage
Dans mes veines tranſmis furent mon ſeul partage :
Et ce ſang qui n'avoit coulé que pour mon Roi,
Ce ſang qui fut ſi pur eſt donc ſouillé par toi !
Par toi, cruel ! O honte ! ô fureur ! ô ſupplice !
Et je suis en ce jour ton juge ou ton complice !
Il faut ou t'immoler....

MONRÉAL *fils.*

Eh bien ! que tardez-vous ?
Je serai trop heureux de mourir par vos coups.
Mon crime fait horreur. Moi-même je m'abhorre :
J'ai mérité la mort, je l'attends, je l'implore.
Misérable ! j'ai pu, dans ma rage égaré,
Lever contre mon pere un bras dénaturé !
D'un ſang trop criminel ne ſoyez point avare ;
L'honneur le veut, frappez.

MONRÉAL *pere (en laiſsant tomber ſon épée.)*

Eh ! le puis-je, barbare !
Ah ! que n'as-tu d'abord irrité mes fureurs !
Que ne m'as-tu caché tes remords & tes pleurs !

MONRÉAL *fils.*

Eh bien ! s'il eſt ainſi, mon attente eſt remplie.

Que votre bras s'apprête à m'arracher la vie.
Il faut à vos regards dévoiler mes ſecrets ;
Vous ne ſavez encor que mes moindres forfaits.
Regardez cet autel : ici ma bouche impie
A juré d'oublier mon culte & ma patrie ;
Et ſur ce même autel & dans ce même inſtant,
Sans vous, je me liois par un nouveau ſerment.
Du feu le plus ardent mon ame eſt dévorée ;
J'ai fait mon dieu d'Hirza, je l'ai ſeule adorée ;
Et dans mon cœur encor, ni vous, ni mes remords
Ne pouvez de l'amour balancer les tranſports.
Un jour affreux me luit dans le fond de l'abîme :
Mais mon cœur s'y complaît, j'aime juſqu'à mon crime ;
Je le préfere au Ciel, à ma patrie, à vous :
Et ſi ce n'eſt aſsez pour mériter vos coups,
Que par pitié du moins votre bras nous délivre,
Vous des affronts d'un fils, moi de l'horreur de vivre.

MONRÉAL *pere.*

Qu'entends-je ! je frémis ! Quoi ! tu peux à mes yeux
Inſulter dans ta rage & la terre & les cieux !
D'un amour inſensé ton ame poſsédée,
De ton Dieu, de ton Prince, auroit perdu l'idée !

MONRÉAL *fils.*

Frappez donc : vengez-vous de tous mes attentats ;

Vous les connoiſsez.

MONRÉAL *pere.*

Non, non, je ne te crois pas ;
Ton amour te trompoit. Quoiqu'en effet coupable,
Ton cœur de tant d'horreurs ne peut être capable,
Et l'univers entier l'affirmeroit en vain :
Mon fils n'a point perdu tout ſentiment humain.
Si tu mis dans l'oubli ton culte & ta patrie,
Je t'en ai vu gémir ; & ton ame attendrie,
Contre un amour fatal luttant avec effort,
Déteſtoit ſa foibleſse & demandoit la mort.
Va, tu triompheras d'une funeſte flamme.
J'ai vu le repentir dans le fond de ton ame ;
Je l'y retrouve encor, il redouble à ma voix,
Et la nature enfin va reprendre ſes droits.
Viens, mon fils, mon cher fils, viens dans les bras d'un pere ;
Laiſse-moi de l'honneur te rouvrir la barriere :
Par de nobles exploits courons nous illuſtrer,
La gloire & les remords peuvent tout réparer.
Mais tu reſtes muet à l'ardeur qui me preſse !
Il faut ou que ma vie ou que ma honte ceſse.
Ton pere ne peut point ſurvivre à ſon honneur.
Cruel! rends-moi mon fils, ou m'arrache le cœur.

MONRÉAL *fils.*

Hélas! avec bonté daignerez-vous m'entendre ?
Ce fils que vous cherchez, l'honneur va vous le rendre.
Mais pourquoi ; mais comment étouffer mon amour ?
Il peut avec l'honneur s'accorder en ce jour.
Que dis-je! il va ſervir à vous, à ma patrie :
C'eſt lui qui fit mon crime, & c'eſt lui qui l'expie.
En épouſant Hirza, je commande en ces lieux ;
Souffrez que cet hymen s'accompliſse à vos yeux.
La paix réunira ces peuples à la France ;
Vous verrez mes exploits paſser votre eſpérance ;
Vous verrez ſi ma gloire...

MONRÉAL *pere.*

Inſensé! que dis-tu ?
Quoi ! tu mets donc ta gloire à trahir la vertu !
Ah! malheureux ! sais-tu que ce peuple ſauvage,
Par mépris pour nos mœurs, met à profit ta rage !
Sais-tu qu'ici ſur-tout un traître fait horreur ?
Qu'on ſe ſert de ton bras en déteſtant ton cœur ?
Que, pour rompre les nœuds de cet hymen impie,
Hiaskar, cette nuit, dut t'arracher la vie,
Mais qu'un autre a voulu prévenir ſon deſsein ?

MONRÉAL *fils.*

Quel autre ?

MONRÉAL *pere.*

Moi. Sais-tu pourquoi j'ai ſur mon ſein
De la foi des Chrétiens ce reſpectable gage,
Cette croix dont mon Prince honora mon courage ?
Apprends que Monréal fit ſerment de punir
Tout François aſsez vil pour oſer nous trahir.
Dieu puiſsant! dans les biens que ta bonté nous donne,
Quand tu fais éclater la vertu ſur le trône,
Quand la France renaît par des soins créateurs,
Quand l'amour de la gloire embraſant tous les cœurs,
Couvre de nos vaiſseaux les deux mers étonnées,
Et pourſuit d'Albion les flottes conſternées;
Quand d'un tropique à l'autre un peuple de héros
Triomphe & vole encore à des combats nouveaux,
Ne me rends-tu mon fils, dans ce climat ſauvage,
Par l'amour avili, ſans pudeur, ſans courage,
Que pour mieux m'accabler d'un éternel affront!

MONRÉAL *fils.*

Vous voyez la rougeur qui me couvre le front.
Si je n'ai pas d'un pere épuisé la tendreſse,
Pour la derniere fois pardonnez ma foibleſse.
C'en eſt fait : je m'arrache à ces triſtes climats.
Que vous faut-il encor ?

MONRÉAL *pere.*

Que tu ſuives mes pas;

Que l'honneur, la vertu, renaiſsant dans ton ame,
En écartent l'objet d'une coupable flamme;
Qu'un ferme repentir t'éleve juſqu'à moi;
Que tu ſerves ton Dieu, ta patrie & ton Roi;
Et que tu faſses voir par des faits magnanimes,
Que les grandes vertus effacent les grands crimes.

SCENE IV.

LES MÊMES. HIASKAR, OUKÉA.

OUKÉA.

C'EST trop attendre; enfin ſachons quel eſt ſon sort.
(à Monréal pere.)
François, je te revois, Monréal eſt donc mort?

MONRÉAL *pere.*

Mon fils, vous l'entendez.

OUKÉA.

Que dis-tu? Toi, ſon pere!

MONRÉAL *fils.*

Sans doute; & mes remords ont fléchi ſa colere.

MONRÉAL *pere* (*à Hiaskar.*)

Toi, guerrier valeureux, qui jurant ſon trépas,
L'euſses voulu combattre au défaut de mon bras,
Si ta haine naquit de l'horreur de ſon crime,
Qu'elle ceſse en voyant le remords qui l'anime :
Et vous, avec la paix, recevez mes adieux.

HIASKAR.

François, j'aime à t'entendre ; & pour te prouver mieux
Que nous ſavons répondre à tes offres ſinceres,
Nous devions immoler nos priſonniers, tes freres,
Ils te seront rendus.

OUKÉA.

Mais Thamar veut du ſang ;
Nous ignorons la main qui déchira ſon flanc.
Par un ſerment d'Hirza, pour nous inviolable,
Du Chef de tes François la mort inévitable
De l'ombre de Thamar doit appaiſer les cris.

MONRÉAL *pere.*

Tu dis que les François sont libres à ce prix ?

OUKÉA.

Oui.

MONRÉAL *pere.*

(*à Hiaskar.*)

Vous approuvez donc ce qu'il vient de me dire ?

HIASKAR.

Tu reçois ma parole, elle doit te ſuffire.

MONRÉAL *pere.*

Les mânes de Thamar vont être ſatisfaits.

HIASKAR.

Que dis-tu ?

MONRÉAL *pere.*

Vous voyez le Général françois.

MONRÉAL *fils.*

Hiaskar, Oukéa, gardez-vous de l'en croire.
Non, vous ne ferez point cette tache à ma gloire,
(*reprenant ſon ſabre.*)
Non; ma fureur portée aux plus ſanglants éclats,
Oſeroit tout ici pour venger ſon trépas.
Vous m'entendez; craignez...

MONRÉAL *pere.*

Arrêtez, téméraire.

MONRÉAL *fils.*

Qui, moi ?

MONRÉAL *pere.*

Reſpectez mieux la volonté d'un pere.

MONRÉAL *fils.*

Vous voulez qu'à mes yeux, pour prix de mes bienfaits,
Ils vous percent le cœur ? ne l'attendez jamais.

MONRÉAL *pere.*

Et tu veux donc, toujours perfide à ta patrie,
Que tes concitoyens pour moi perdent la vie ?

MONRÉAL *fils.*

Quoi ! pour un ſang obſcur . . .

MONRÉAL *pere.*

Qu'entends-je ! juſtes Cieux !
Un ſang cher à la France eſt obſcur à tes yeux !
Quoi ! le ſang des ſoldats ! Quand j'en dois être avare
Je le prodiguerois ! Malheur à tout barbare
Qui ne voit dans les ſiens combattant sous ſes loix,
Que le vil inſtrument des plus nobles exploits !

OUKÉA (*à Monréal pere.*)

Que ta voix au Conſeil vienne ſe faire entendre.

MONRÉAL *fils.*

C'eſt là que malgré vous je prétends vous défendre.

HIASKAR.

De ta haute vertu, que mon cœur eſt jaloux !
François, tu méritois d'être né parmi nous.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV. (*nuit.*)

SCENE PREMIERE.

HIRZA, OUKÉA.

HIRZA.

NUIT fatale, à jamais couvre moi de tes ombres.

OUKÉA.

Viens près de ces rochers tacitures & ſombres ;
Hirza, pour le venger, ton pere ici t'attend.

HIRZA.

Quel coup affreux du sort ! quel horrible ſerment !

OUKÉA.

Que l'aſpect de ce fer redouble ta colere :
Il étoit enfoncé dans les flancs de ton pere ;
Ma main l'en arracha. Fais de même en ce jour ;
Arrache de ton cœur un criminel amour.
Que ſon nom, pour jamais, ſorte de ta pensée ;
Ou plutôt, s'il combat dans ton ame offensée,

Fais-en le ſacrifice : il en ſera plus beau.
Je dépoſe ce fer au pied de ce tombeau.
Teint du ſang de ton pere, il ſoutient ta conſtance :
Inſtrument de ſa mort, qu'il ſerve à ſa vengeance.

HIRZA.

Ah! barbare! Eh! ſur qui doit tomber ma fureur ?
Chaque mot que tu dis me fait frémir d'horreur.
Quoi! tu l'oſes penſer, que ma main ſanguinaire
Pourroit. ...

OUKÉA.

Dans ce tombeau, regarde, téméraire,
Thamar enſanglanté, menaçant, furieux,
Du plus ſaint des ferments prendre à témoin nos Dieux.
Vois tous ces Dieux, ſur nous groſſiſsant les tempêtes,
aux foudres de l'Europe abandonner nos têtes.
Je te laiſse y penſer. Calme un vain déſespoir,
Hirza; mais crains ſur-tout de trahir ton devoir.
(*à part.*)
Si ſa main nous trahit, déjà l'Anglois s'avance :
Il vient, favorisé de l'ombre & du ſilence.
L'un par l'autre écraſons des tyrans que je hais :
Puiſse leur ſang couler ſous mes yeux ſatisfaits !

*

SCENE II.

HIRZA (*ſeule.*)

La hache de la mort a fait tomber mon pere ;
Et mon cœur s'abreuvant de ſa douleur amere,
J'ai vu les Illinois vaincus, humiliés,
Détourner loin de moi leurs regards effrayés.
Il falloit qu'un François, embraſsant ma défenſe,
S'immolât tout entier au ſoin de ma vengeance ;
Il falloit que l'amour, plus puiſsant que nos Dieux,
Armât contre les ſiens ſon bras victorieux ;
Lui, qui par ſes bienfaits dût enchaîner mon ame,
Hélas ! ſait-il quel prix on réſerve à ſa flamme !
Il me faut, renonçant au plus tendre lien,
Quand il venge mon pere, aſsaſſiner le ſien.
Témoin infortuné du coup qu'on te prépare,
Monréal, tu verras ton amante barbare,
Inſenſible à tes pleurs, ſourde à tes cris affreux,
Traîner ſur ce tombeau ce vieillard malheureux :
Et, levant ſur ſon ſein la main qui te fut chere,
Faire jaillir ſur toi tout le ſang de ton pere !
Avant de l'accomplir, ce ſerment plein d'horreur,

Tombe sur moi la foudre & le Ciel en fureur !
Pourquoi sacrifier l'amour à la nature ?
Est-il donc moins honteux d'être ingrat que parjure ?
Que dis-je ! J'ai juré d'adorer mon amant,
Et Monréal enfin eut mon premier serment.

SCENE III.

HIRZA, MONRÉAL.

MONRÉAL.

On ne versera point le sang qui m'a fait naître :
Quelque horrible pour toi que le crime puisse être,
Songe, Hirza, que ce crime est l'ouvrage du sort ;
Songe qu'au même instant ma mort suivra sa mort.
J'implore à tes genoux & sa grace & la mienne.

HIRZA.

Sa grace !

MONRÉAL.

De ta bouche, il faut que je l'obtienne :
Il faut que par mes pleurs . . .

HIRZA.

Monréal, leve-toi.
Sais-tu que ta priere eſt un affront pour moi !
Ah ! cruel ! eſt il rien ſur la terre, au ciel même,
Qui puiſse dans mon cœur balancer ce que j'aime !
S'il falloit prononcer entre ton pere & moi,
Tu balancerois donc à me garder ta foi ?

MONRÉAL.

Ah ! plains-moi, chere Hirza, ſans aigrir ma bleſsure :
Mon amour n'a que trop étouffé la nature.

HIRZA.

Raſsure-toi. Formons un éternel lien,
Et ton pere aujourd'hui va devenir le mien.

MONRÉAL.

Inſtant fatal !

HIRZA.

D'où naît ce trouble qui m'étonne ?

MONRÉAL.

Il faut que pour jamais...

HIRZA.

Acheve ; je friſsonne.

MONRÉAL.

Je ne puis....

HIRZA.

Je le veux. Que vois-je ! tu frémis ;

Tu détournes de moi tes regards interdits.

MONRÉAL.

O Dieu!

HIRZA.

Fais donc cefser ce farouche filence.
Quelle horreur me faifit! Que faut-il que je penfe ?

MONRÉAL.

Que notre hymen étoit le plus cher de mes vœux ;
Mais que dans ton amant tu vois un malheureux,
Que tes yeux prévenus avoient su mal connoître ;
Que je suis un parjure, un facrilege, un traître ;
Que perdre ce que j'aime eft l'arrêt de ma mort ;
Que mon malheur le veut, qu'il faut céder au sort.

HIRZA.

Que ton malheur le veut! Jufte Ciel! Ah! barbare!
Quel eft-il ce malheur, ce sort qui nous sépare ?
Quoi! tu m'ofes parler de remords, de forfaits!
L'amour qui nous unit ne les connut jamais.
Ah! cefse, Monréal, fi tu m'aimes encore,
D'avilir à mes yeux ce que mon cœur adore.

MONRÉAL.

Cefse plutôt d'aimer un objet odieux.
Ah! cruelle! où prends-tu ce charme impérieux,
Ce charme qui commande à la volonté même,
Ce tyrannique effet d'un afcendant fuprême ?

Si tu l'oses, réponds : qu'exiges-tu de moi ?
Je n'aime, je ne sens, je ne vis que par toi.
Ordonne, & j'obéis : mais laisse à ta victime
La honte & les remords, fruits affreux de mon crime.
Armé contre les miens, mon parricide bras
Ne s'est-il pas souillé des plus noirs attentats ?
Tandis qu'il fume encor du sang de ma patrie,
Aux autels de tes Dieux tu veux qu'il sacrifie !
Je sais que trop souvent mes sacrileges mains
Ont encensé tes Dieux, l'objet de mes dédains :
Mon cœur y répugnoit ; n'importe, il falloit plaire
A toi que j'idolâtre, à ton peuple, à ton pere.
L'amour faisoit mon crime, il m'en cachoit l'horreur :
Mais le devoir terrible enfin parle à mon cœur.
A ma patrie, au Ciel, il faut un sacrifice :
C'en est fait.

HIRZA.

Je t'entends. Dépouille l'artifice.
Ton pere aura flatté tes vœux ambitieux :
Tu rejettes ma main, tu dédaignes mes Dieux.
On me l'avoit prédit, je n'aurois pu le croire :
L'amour n'entra jamais dans une ame si noire.
Non, traître, non jamais... Quel est-il ce devoir
Plus saint que tes serments, qui fait mon désespoir ?

Qu'oſes-tu me parler de Ciel & de patrie !
Quoi ! tu l'abuſois donc, ton amante attendrie,
Alors que tu rendois un hommage impoſteur,
Un hommage à ſes Dieux, démenti par ton cœur !

MONRÉAL.

Vois par-là, vois combien mon amour eſt extrême ;
Il m'a fait tout enfreindre.

HIRZA.

Il n'eſt donc plus le même,
Ingrat ?

MONRÉAL.

Quoi ! mon amour ? Ah ! j'en atteſte...

HIRZA.

Qui ?
Tes ferments ? tu les romps : ton Dieu ? tu l'as trahi.
Tu connois mal encor l'ame d'une ſauvage :
Tu verras ſi ſon bras sait venger un outrage,
Traître.

MONRÉAL.

Eh bien ! ſur moi ſeul accomplis ton ſerment ;
Mais ceſſe de haïr, d'outrager, ton amant.
T'adorer & te perdre eſt un affreux ſupplice,
Hirza ; mais le ſoupçon du plus lâche artifice,
L'horreur & le mépris que ton cœur me fait voir,

Mille fois plus affreux, comblent mon déſespoir.
Cet obſtacle fatal que le Ciel a fait naître,
Si tu voulois, un mot le feroit diſparoître.

HIRZA.

Si je voulois ! qu'entends-je ! ô juſte Ciel ! eh bien ?

MONRÉAL.

J'ai pu trahir mon Dieu ; s'il devenoit le tien,
Si tu ſuivois ſa loi, peut-être un jour mon pere
Laiſseroit à mes pleurs déſarmer ſa colere.

HIRZA.

Va, je devois m'attendre à ce nouveau détour.
Crois-tu que, vil jouet des foibleſses d'amour,
Hirza puiſse trahir la fierté de ſon ame ?
Mes yeux s'ouvrent enfin : je rougis de ma flamme ;
Je déteſte mes nœuds ; je les romps pour jamais ;
Et plus tu me fus cher, ingrat, plus je te hais.
Tu trembles pour ton pere, & je veux qu'il périſse,
Perfide, & que ſa mort ſoit ton moindre ſupplice.



SCENE IV.

MONRÉAL, HIASKAR.

MONRÉAL (*ſuivant Hirza qui sort.*)

ARRÊTE. Ecoute au moins. Quoi! tu pourrois... ô Cieux!
Barbare! de mon ſang t'abreuver à mes yeux!
Je te ſuivrai.

HIASKAR.

Veux-tu m'entendre & me connoître?
Je fus ton ennemi, je veux ceſser de l'être.

MONRÉAL.

Eh bien! cher Hiaskar, viens, vole à mon ſecours,
Mon pere...

HIASKAR.

Je t'entends : on veille ſur ſes jours.
Va, ne crains point d'Hirza la fureur homicide;
Qu'on abandonne aux mains de ce ſexe timide
Celui que les tourments & la mort font trembler:
De trop d'affronts ſans doute on ne peut l'accabler.

Mais de ton pere, ami, d'un guerrier que j'admire
Les jours sont afsurés tant qu'Hiaskar refpire.
Quand tu vis mon courroux contre toi s'allumer,
Plus ton cœur étoit grand, plus il dut m'eftimer.
J'attefte, Monréal, l'arbitre de la vie,
Que charmé de ta gloire, infenfible à l'envie,
Cent fois plus que les miens j'ai vanté tes hauts faits.
Je t'aurois immolé mes plus chers intérêts,
Tout, hors ma liberté : dès que j'ai craint pour elle
J'ai réfolu ta mort, mais généreufe & belle.
Certain de ta vertu, j'abjure mon erreur,
Je ne vois plus en toi que mon libérateur.
Je veux être le tien : tandis que fur la terre
L'œil du jour laifse à peine entrevoir la lumiere,
Le farouche Oukéa qui foupçonne ta foi
Va livrer aux Anglois & les François & toi.
Je viens t'offrir mon bras, prêt à tout entreprendre.

MONRÉAL.

Que mon cœur eft touché d'une amitié fi tendre !
D'un complot aufli lâche & qui te fait horreur,
Comment as-tu percé la fombre profondeur ?

HIASKAR.

Un transfuge a tout dit.

MONRÉAL.

L'Anglois eſt sous les armes ;
Nos guerriers sont-ils prêts ?

HIASKAR.

Ami, sois ſans alarmes ;
Nos guerriers à te ſuivre, à vaincre accoutumés,
Et nos priſonniers même, en ſecret sont armés.
Toi, vole au camp françois ; que ſans bruit on s'apprête
A ſoutenir bientôt le choc de la tempête.

MONRÉAL.

Ah ! ne redouble point ma honte & mes regrets ;
J'aurois trop à rougir en voyant des François :
La victoire ou la mort doit expier mon crime.
Ami, je devrai tout à ton cœur magnanime.
Va, cours les prévenir ; je ne tarderai pas
A guider tes guerriers & les miens ſur tes pas :
Mais Oukéa sait-il . . . ?

HIASKAR.

Il ne sait rien encore.
Des vieillards entouré, ton pere même ignore
Que nous allons combattre.

MONRÉAL.

Ah ! tu combles mes vœux :
Ami, ſans l'informer de ce complot affreux,

Je cours chercher la gloire, & si je fus un traître,
Je vais rendre l'honneur au sang qui m'a fait naître.
O mes concitoyens! pardonnez mes forfaits;
Je reprends les vertus & l'ame d'un François!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V. (*jour.*)

SCENE PREMIERE.

OUKÉA.

L'ANGLOIS ne paroît point. Quoi ! malgré ma prudence
Auroit-il fait encor échouer ma vengeance !
Du ſang européen, au gré de ma fureur,
Je ne pourrai jamais raſsaſier mon cœur ?
Ces brigands de qui l'ame eſt avide & cruelle,
Qui nourriſsent entre eux une guerre immortelle,
Ardents à ſe tromper autant qu'à ſe haïr,
Seront toujours d'accord quand il nous faut trahir !
L'Illinois que l'Anglois a gardé sous ſa tente,
Lui porte du combat la nouvelle ſanglante :
Mon ſecret reſte encore enfermé dans mon ſein.
Cependant Hiaskar a diſparu ſoudain ;
Monréal agité ne craint plus pour ſon pere ;
Hirza qui menaçoit l'a revu ſans colere.

J'ai furpris des guerriers en fecret rafsemblés,
Et même à mon afpect ils ont paru troublés.
Dans le calme étendu fur toute la nature
De ce trouble inteftin que faut-il que j'augure ?
Sachons fi Monréal... Mais on vient, le voilà.

SCENE II.

MONRÉAL *fils*, OUKÉA, *Troupes de Guerriers.*

MONRÉAL *fils.*

JE ne puis échapper aux regards d'Oukéa;
Que faire, amis?

OUKÉA (*à part.*)

Perçons ce ténébreux myftere.

MONRÉAL *fils.*

S'il refte, je crains tout pour Hirza, pour mon pere:
S'il me suit, je l'obferve; &, garant de fa foi,
A fa fureur au moins je ne livre que moi.
Oukéa ?

OUKÉA.

Que veux-tu ?

MONRÉAL *fils.*

L'Anglois croit nous ſurprendre.

OUKÉA.

L'Anglois ?

MONRÉAL *fils.*

Tu nous vois tous armés pour nous défendre.

OUKÉA.

Tu crois ſur de vains bruits répandus au haſard...

MONRÉAL *fils.*

Ils sont trop sûrs.

OUKÉA.

De qui les tiens-tu ?

MONRÉAL *fils.*

D'Hiaskar.

(à un Chef de guerre.)

Que l'Anglois, qui t'attend dans un piege inviſible,
Tombe sous les efforts de ta hache invincible.

(à un autre, & à ſa troupe.)

Dans les ſombres détours de ces étroits ſentiers,
Vos poſtes sont marqués : allez, braves guerriers.

(à un troiſieme.)

Vers le camp des François que ta horde s'avance,

Marchez; &, recueillis dans un profond ſilence,
Du haut de ces rochers où je porte mes pas,
Attendez de moi ſeul le ſignal des combats.

SCENE III.

OUKÉA, MONRÉAL *fils.*

MONRÉAL *fils* (*à Oukéa.*)

VEUX-TU m'accompagner, Oukéa? ta préſence
Seule pourra détruire un ſoupçon qui t'offenſe.

OUKÉA.

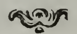
Eh! quel eſt ce ſouçon?

MONRÉAL *fils.*

Un rapport imprudent
Te faiſoit des Anglois l'ami, le confident;
Tu devois même encor, ſi ce bruit eſt ſincere,
Leur livrer cette nuit les François & mon pere.

OUKÉA.

Je n'ai rien à répondre à ces indignes bruits;
Mais tu vas me connoître: avance, & je te ſuis.



SCENE IV.

HIRZA, MONRÉAL *fils*.

HIRZA.

O CIEL! c'en eſt donc fait: Monréal m'abandonne!

MONRÉAL *fils*, *graviſsant le rocher.*

Mon pere eſt inflexible, & ton cœur me ſoupçonne,
Je n'ai plus qu'à mourir.

HIRZA.

Quels funeſtes adieux!
Arrête, ingrat, arrête, ou j'expire à tes yeux.
Tu vois ſi ton amante à tes feux eſt ſenſible.
Ton pere à la pitié n'eſt point inacceſſible;
Il va m'entendre : au moins pour terminer ton ſort
Attends que j'en obtienne ou ma grace ou la mort.

MONRÉAL *fils*.

Ah! cet excès d'amour me rappelle à la vie!
Chere Hirza! digne objet de mon idolâtrie,
Mon pere, inébranlable aux cris de mes douleurs,
Ne pourra réſiſter au charme de tes pleurs.
J'oſe te préſager une double victoire;

Mais dût le Ciel trahir mon amour & ma gloire,
Indépendant du sort, le cœur de ton amant
Jure de t'adorer jusqu'au dernier moment.

SCENE V.

HIRZA (*seule.*)

TOI, vainqueur de nos Dieux qu'a frappé ton tonnerre,
Toi qui, brisant des mers l'éternelle barriere,
Remis pour nous soumettre aux fiers Européens,
L'image de ta foudre en leurs sanglantes mains;
Toi, qui parois jaloux que l'univers t'adore,
O Dieu de mon amant! souffre que je t'implore;
Fais marcher ce héros, l'idole de mon cœur,
Sous le puissant abri de ton bras protecteur;
Et des traits meurtriers dirigés sur sa tête
Tourne contre l'Anglois l'effroyable tempête.
Du démon de la mort si ta main le défend,
Si mon œil enchanté le revoit triomphant,
Si du plus tendre amour l'aveu le plus sincere,
Si mes pleurs, mes sanglots, peuvent toucher son pere,

Enchaînée à ſon sort par d'éternels liens,
Son pere & ſa patrie & ſon Dieu sont les miens.

SCENE VI.

HIRZA, MONRÉAL *pere.*

MONRÉAL *pere.*

HIRZA, mon fils vous aime : une fougueuſe ivreſse
A déjà dans le crime égaré ſa jeuneſse.
J'en détournois ſes pas encor mal affermis.
N'abuſez pas d'un cœur à vos charmes ſoumis :
Je ne puis plus long-temps vous cacher mes alarmes;
Devant vous malgré moi je ſens couler mes larmes.
Je retenois mon fils preſsé contre mon ſein,
Il m'a fui, méditant un funeſte deſsein.
Vous ſeule à mes regards avez pu le ſouſtraire :
Hirza, rendez un fils à ſon malheureux pere.

HIRZA.

Raſsurez-vous : ce fils que vous avez perdu,
Ce fils tant ſouhaité, le Ciel vous l'a rendu,

A ſon pere, à la France, à ſes devoirs fidele,
Vos yeux le reverront.

MONRÉAL *pere.*

Vous me trompez, cruelle,
Un ſiniſtre projet a paru l'occuper :
Devant moi ſon ſecret tout prêt à s'échapper
Deux fois s'eſt arrêté dans ſon ame oppreſsée.
Je le vois : j'ai toujours préſent à ma pensée
Son regard douloureux qui ſur moi s'attachoit.
A mes embraſsements tandis qu'il s'arrachoit,
J'ai frémi, tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines ;
Malgré moi je me livre à des terreurs ſoudaines ;
Je ne sais quelle horreur, tyranniſant mes ſens,
Jette au fond de mon cœur d'affreux preſsentiments :
Je ne puis, accablé d'un ſupplice ſi rude,
Supporter de ſon sort la longue incertitude.
Je veux revoir mon fils.

HIRZA.

Dans ce trouble mortel
Je te plains, je pardonne à l'amour paternel.
Tu m'oſes ſoupçonner, tu me fais cet outrage !
Mon cœur eſt ſans détour ainſi que mon langage.
Si ce tranquille aveu ne peut te raſsurer,
Auteur du ſeul affront que je veux dévorer,

A te convaincre enfin ſi mon orgueil s'abaiſſe,
Que dans tout ſon éclat la vérité paroiſſe !
Crois-moi, le Ciel eſt juſte, & de ta cruauté
Tes noirs preſſentiments sont le prix mérité.
Eſt-il temps de frémir lorſque ta main barbare
A des nœuds adorés l'arrache & nous ſépare ?
Accablé des efforts qu'il fit pour t'attendrir,
Ton fils en te quittant alloit...

MONRÉAL *pere.*

Où donc ?

HIRZA.

Mourir.

Le voilà ce projet que tu tremblois d'entendre,
Que je n'ai point blâmé, mais que j'ai dû ſuſpendre.
Objet de tes refus, je viens te prévenir
Que la mort malgré toi ſaura nous réunir.

MONRÉAL *pere.*

La mort! Ciel!

HIRZA.

J'eſpérois dans ma crédule ivreſſe,
Entre ton fils & toi partager ma tendreſſe ;
Déſarmé par les soins d'un filial amour,
Enfin je te voyois y répondre à ton tour,
Et, toujours plus chéri de ton fils, de ta fille,

Puiser un bonheur pur au ſein de ta famille.
Non, barbare, il vaut mieux, plein d'un noble courroux,
Exciter nos poignards, les tourner contre nous,
Et ſur mon corps ſanglant voir le fils qui te reſte
Te dire : « Je m'immole à ton orgueil funeſte,
« Tu vivras tourmenté d'un ſouvenir affreux,
« Si tu l'avois voulu, nous étions tous heureux ».
Par amour pour ton fils, par pitié pour toi-même,
Préviens l'horrible effet de ta rigueur extrême.
Je ſens que je m'expoſe à des affronts nouveaux,
N'importe, tu me vois dans les pleurs, les ſanglots,
(*faiſant un mouvement pour s'incliner.*)
Tremblante à tes genoux deſcendre à la priere.
Tu ne me réponds rien ? Si tu n'es pas mon pere,
Crois qu'à l'inſtant ma mort effacera l'horreur
De m'abaiſser aux pieds de mon persécuteur.
Mais je t'offenſe encor ; pardonne à ma tendreſſe
Ce reſte de fierté que dément ma foibleſſe :
Promets de mettre un terme à tes refus cruels ;
Et ſi tu me reçois dans tes bras paternels,
Fallût-il ſur tes pas franchir la mer profonde,
A travers cent périls chercher un autre monde,
Pour ton fils & pour toi je jure d'oublier
Mes dieux & mon pays & l'univers entier.

MONRÉAL *pere.*

Arrête ; je ne puis réſiſter à tes larmes,
Et je ſens que mon cœur te prête encor des armes.
Mais du dieu que je sers il faut ſuivre les loix.

MONRÉAL *fils (au haut du rocher, change de place, & dit à deux ou trois François qui veulent quitter leur poſte :*

Reſtez sous ces rochers, vous viendrez à ma voix.

MONRÉAL *pere.*

Qu'entends-je ?

HIRZA *(à part.)*

Ils vont combattre, & mon trouble eſt extrême.

MONRÉAL *pere.*

Je reconnois ſa voix ; c'eſt mon fils.

HIRZA.

Oui, lui-même.
Il donne du combat le ſignal aux François ;
Ses yeux ont éclairé tous les pas des Anglois :
Ils venoient vous ſurprendre.

MONRÉAL *pere.*

Eh quoi ! le téméraire
Veut d'un affront nouveau couvrir le front d'un pere ?

HIRZA.

Eh ! de quoi peux-tu donc accuſer ſa valeur ?

MONRÉAL *pere (mettant le ſabre à la main.)*
De combattre ſans moi, de ravir à mon cœur
La gloire de ſervir, de venger ma patrie,
Honneur qu'un vrai François chérit plus que la vie.

SCENE VII.

DÉTACHEMENT ANGLOIS, OUKÉA, LES MÊMES.

OUKÉA.

QUAND j'ai ſui Monréal il étoit dans ces lieux :
Chers amis, dérobons notre marche à ſes yeux.
Je le vois ; des François il peut ſe faire entendre.
La victoire eſt à nous : mais il faut le ſurprendre.
(Ils prennent un détour pour ſurprendre Monréal fils qui eſt derriere le rocher.)

*

SCENE VIII.

HIRZA (*seule.*)

Ce tumulte confus d'armes, de cris perçants;
Ces tonnerres d'airain au loin retentissants
Quand le fier Monréal s'élançoit au carnage,
Plaisoient à mon audace, irritoient mon courage.
Quel mouvement honteux de trouble, de terreur
Pour la premiere fois s'est glissé dans mon cœur!
Faut il à cet excès que l'amour m'avilisse!
Dieux! auriez-vous déjà commencé mon supplice?
De quel fatal objet mes regards sont frappés!
Estce Oukéa? Mes yeux, vous seriez-vous trompés?

SCENE IX.

HIRZA, OUKÉA (*se traînant avec peine.*)

HIRZA.

A vos braves guerriers le Ciel est-il propice?
Et Monréal....

OUKÉA.

Arrête. O fureur! ô ſupplice!

HIRZA.

Tu nages dans ton ſang!

OUKÉA.

Viens jouir de ma mort;
C'eſt là le dernier coup que me gardoit le sort.

HIRZA.

Souffre que mes ſecours...

OUKÉA.

Retire-toi, parjure.
Ta pitié n'eſt pour moi qu'une nouvelle injure.

HIRZA (*à part.*)

Dans quel trouble mortel mon eſprit eſt plongé!
(*haut.*)
On combat donc encore, & tu n'es pas vengé?

OUKÉA (*ſe relevant avec effort.*)

Je ne suis pas vengé! tu t'en flattes peut-être.
Va, j'emporte en mourant l'eſpoir certain de l'être;
Trop foiblement ſans doute au gré de ma fureur,
Mais aſsez pour te faire expirer de douleur:
Je meurs.

*

SCENE X.

HIRZA, HIASKAR, TROUPE DE GUERRIERS.

HIRZA.

CRIS impuiſſants! ſortez de ma mémoire,
(aux Guerriers qui deſcendent du haut des rochers.)
Le Ciel à Monréal a donné la victoire.
Amis, vous triomphez, ſi j'en crois mes tranſports;
L'Anglois a ſuccombé sous vos vaillants efforts.
Monréal à mes yeux va-t-il bientôt paroître?

HIASKAR.

Monréal eſt le dieu des lieux qui l'ont vu naître.
O ſublime héroïſme! ô magnanimité!
Que n'égala jamais notre intrépidité!
Comme lui j'ai connu le mépris de la vie;
Mais préférer à tout l'amour de la patrie,
Mais porter cet amour à ſon dernier effort,
Étoit une vertu que j'ignorois encor.

Il étoit ſur ce roc, dont le front fend la nue,
Il prête en vain l'oreille & porte au loin la vue,
Le perfide Oukéa, de cent Anglois ſuivi,
A l'abri du rocher retourne & fond ſur lui.
Vingt bras levent ſoudain cette arme qui préſente
Et le tranchant du fer & la foudre brûlante.
« Si tu parles, tu meurs, lui diſent-ils, rends-toi ».
Et Monréal s'écrie : « A moi, François, à moi ».
Ma horde à ce ſignal vole & ſe précipite
Sur les Anglois frappés d'une terreur ſubite.
Les François accouroient : de toutes parts preſsés
Bientôt des ennemis les rangs sont enfoncés.
Alors en s'élançant au milieu du carnage
Un vieillard a paru plein de trouble & de rage,
Portant par-tout la mort d'un bras déterminé :
« Vengez, nous crioit-il, mon fils aſsaſſiné ».

HIRZA.

Dieux! Monréal n'eſt plus!

HIASKAR.

Si ton ame immortelle,
Quand tes jours sont éteints à ſa haine eſt fidele,
Oui, c'eſt pour l'aſsouvir, pour venger ton trépas
qu'Hiaskar vit encor.

MONRÉAL *pere (entouré de François au haut des rochers.)*

« Non, ne le pleurons pas.
« Mon fils eſt un héros; quelle gloire eſt plus belle !
« Il ſervit ſa patrie en s'immolant pour elle.

HIRZA.

L'excès de ma douleur a paru m'accabler,
J'adorois un héros, & je veux l'égaler :
Objet de ſon amour un noble orgueil m'enflamme.
C'en eſt fait, je commande aux tranſports de mon ame.
Hiaskar, vois ce fer dans mon ſein ſe plonger,
(Elle ſe tue.)
Je te charge en mourant du ſoin de nous venger.

FIN.

ÉPITRE
A GLICERE,
Sur le titre d'ami d'une jolie femme.

De tous les fous le plus ſensé,
C'eſt un amant, belle Glicere:
Il eſt libre s'il eſt chaſsé;
Il eſt heureux s'il persévere,
Et ſon bonheur eſt un ſalaire
Dont l'ami déſintéreſsé
Près de vous s'eſt toujours paſsé.

Non, je n'irai point, pour vous plaire,
De vos amis groſſir la cour :
Le platoniſme eſt leur chimere;
Je les admire & les révere;
Mais, à vous parler ſans détour,
Pour que j'aime il faut que j'eſpere,
En ſuivant la route ordinaire,
Arriver au cœur à mon tour.

Souvent un vieux célibataire,

A

Las d'offrir aux beautés du jour
Un encens qui ne séduit guere,
En amitié change l'amour,
Et croit ſervir en volontaire.
Il ſe trompe ; tout eſt ſoldat
Sous les étendards de Cythere.
Amants, Guerriers, cohorte fiere,
Double colonne de l'Etat,
Vous ſervez un Dieu téméraire ;
Mettez la coquarde guerriere,
Courez affronter le combat,
Le bonheur eſt dans la victoire ;
Le ſervice eſt toujours ingrat,
Sans le plaiſir & ſans la gloire.

Je ne sais pas ſi l'amitié
Reſsemble à la foi conjugale ;
Mais l'une & l'autre fait pitié,
Quand de l'amour elle eſt rivale.
Encor ſi l'amant eſt jaloux,
Il nous force à battre en retraite,
Et ménage à-peu-près l'époux.
Qu'il eſt différent, qu'il eſt doux
De briguer l'amitié diſcrete

D'une femme honnête & coquette !
L'amant voit s'il faut nous céder :
L'uſage veut qu'il ſe réſigne,
Et le titre d'ami déſigne
Le plus habile à ſuccéder.

Mais vous ne ſuivez pas la mode,
Glicere, & l'on s'en plaint tout bas :
L'heureux tyran de vos appas
Nous ſemble un deſpote incommode
Qui regne ſeul dans ſes états.
Il eſt des Rois que l'on détrône :
Tâchez d'avoir un goût moins vif;
J'attendrai ſi de la couronne
Et des états que l'Amour donne
Je suis l'héritier préſomptif.
Mais m'entêter d'une chimere,
Aimer pour aimer ſeulement,
Quand je ſens que je peux mieux faire,
Tandis qu'on vous aime autrement;
Moi l'ami d'une jeune femme
Dont le cœur eſt à ſon amant,
Je dis le cœur abſolument;
Vous n'y penſez donc pas, Madame ?

Ah ! que je plains ſincèrement
Les triſtes amis d'une belle
Qui par haſard eſt trop fidele !
De foibles égards, un coup-d'œil,
L'honneur de flatter ſon orgueil,
Sont tout ce qu'ils obtiennent d'elle.

De nos belles fiers séducteurs,
Vous aimez à voir ſur leurs traces
Mille témoins adorateurs
Quand Vénus vous fait les honneurs
De la ceinture où les faveurs
Se cachent sous le nom des graces.
Votre cœur eſt-il dégagé ?
Le plaiſir de tromper vous reſte,
Et l'amant qui s'eſt arrangé,
Dès que l'ennui ſe manifeſte,
Reçoit décemment ſon congé.
Mais dans d'éternelles entraves
L'amitié rampe au dernier rang :
L'honnête femme eſt un tyran
Dont les amis sont les eſclaves.

ÉPITRE.

Traduction d'une Épître en vers latins, adreſsée en 1661 à M. le Duc de Montauſier, & imprimée dans les recueils du temps sous le nom de M. R***.

O vous qui, préſentant d'une main courageuſe
Le flambeau de la vérité,
N'opposâtes jamais qu'une noble fierté
Aux pirates nombreux d'une mer orageuſe,
Des charmes des neuf ſœurs amant plus éclairé
Que les bruyants échos de leur troupe immortelle;
Vous dont le goût sûr, épuré,
Me ſert de regle & de modele,
Souffrez que dans ces vers, dictés par la douleur,
Je rompe un long ſilence & vous ouvre mon cœur.

J'entends autour de moi des plaintes, des murmures.
Eh! que n'a-t-il un front plus riant, plus ouvert!
Il ſemble toujours craindre un ennemi couvert!

De mon cœur ulcéré connoît-on les blesſures ?
La haine vient ſur moi fondre de toutes parts :
Veut-on qu'un rire faux ſur mes levres grimace ?
Les yeux fermés je marche à travers cent poignards :
Pourquoi dois-je m'offrir ſans caſque & ſans cuiraſse ?
Mais en continuant ſur ce tragique ton,
J'endormirois mon auditoire.
A l'aide d'une fable, ou plutôt d'une hiſtoire,
Vous pourrez décider ſi j'ai tort ou raiſon.

Un Miniſtre honoré d'un immortel renom,
Qui cependant, ſi j'ai bonne mémoire,
Préféra maintefois la vengeance à la gloire,
Irrité contre Urbain Grandier,
Jura ſa perte, & voulut faire accroire
Que le bon homme étoit ſorcier.

A peine on a donné le ſignal de l'orage,
Que Loudun dans ſes murs voit fondre un bataillon
De juges, de témoins, d'accuſateurs à gage,
En longue robe noire, en jupe, en capuchon;
Voilà le pauvre Urbain qui reſte à l'abandon,
Et tremble aux hurlements de leur féroce joie:
A ſes yeux conſternés la troupe ſe déploie;

La haine & le faux zele en habit monacal,
L'orgueil & l'ignorance au maintien doctoral,
Entraînent vers l'autel leur innocente proie.
Là l'impoſture enfonce en ſon ſein déchiré
De la religion le ſtilet acéré.
Vous les euſſiez vus tous, dans leur rage hypocrite,
Lavant ſa tête chauve à grands flots d'eau bénite;
Mais cette eau, qu'ils puiſoient dans un vaſe d'airain,
Toute bouillante encore échaudoit maître Urbain.
Dans les convulſions d'une horrible torture,
On le voit, on l'entend ſe débattre, crier.
« Il eſt donc comme un diable au fond d'un bénitier,
Dit la canaille alors dupe de l'impoſture :
« C'eſt un ſorcier! c'eſt un ſorcier! »
Au grand Miniſtre près, voilà mon aventure.

Toujours prompt à tromper, le fourbe eſt ſoupçonneux :
On peut l'embarraſser dans ſes pas tortueux;
Mais ſon cœur eſt muet & ſon front eſt paiſible :
Trahi, perſécuté, l'homme franc & ſenſible,
Né confiant, paroît plus ombrageux.
Je vois que les méchants ſans peine entre eux ſe lient :
De protecteurs, d'amis on veut s'environner;
Se font-ils des noirceurs, ils ſe réconcilient :

Capable de tout faire, on doit tout pardonner.

Je n'eus jamais le ton carefsant & fervile
Qui transforme en amis de fots admirateurs;
J'ai dédaigné cet art auffi honteux qu'utile
Qui de loin nous prépare un fuccès, des prôneurs;
Ce n'eft point par mifanthropie:
Victime de la haine, en butte à tous fes traits,
Cette haine qui fait le tourment de la vie,
Mon cœur ne la connut jamais.
Il eft trop ouvert, trop fenfible,
Et trop facile à s'engager;
Et ce n'eft qu'en fuyant, loin d'un monde étranger,
Dans mon réduit folitaire & paifible,
Que des pieges tendus j'évite le danger.

Mon cœur s'eft fait du calme une douce habitude:
Le cri calomnieux qui vient de l'affliger
N'y porte en ce moment qu'un trouble pafsager.
Amoureux du filence & de la folitude,
Par les nœuds de l'eftime étroitement lié,
J'ai confacré mes jours à la franche amitié:
S'il refte des inftants, je les donne à l'étude.
Peut-être il fuffifoit, fans répondre à leurs cris,

D'oppoſer aux méchants un ſtoïque mépris.
De cent noms odieux que l'intrigant me nomme,
Dans le fond de ſon cœur je sais ce qu'il en croit;
Mais ſouvent l'apparence eſt contre l'honnête homme:
Elle eſt toujours pour l'homme adroit.

NOTE POUR HIRZA.

QUAND la Tragédie d'Hirza commence, on voit dans l'enfoncement le saut de Niagara; d'un côté des rochers, quelques arbres & quelques cabanes; de l'autre un tombeau élevé ſur des piliers *matachés*, & décoré de chevelures en forme de trophée. Au pied du tombeau eſt un autel ſur lequel sont les armes du défunt, ſes fleches, ſon caſse-tête & ſon *manitou*. Hiaskar eſt appuyé ſur ſon caſse-tête. Oukea, vieillards, guerriers, femmes, sont épars çà & là : Hirza fixe le tombeau de ſon pere.

FIN.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Confeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Confeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Jufticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur de Sauvigny nous a fait expofer qu'il defireroit faire imprimer & donner au Public fes Œuvres; s'il nous plaifoit de lui accorder nos Lettres de Privilege à ce néceffaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expofant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui femblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiffe de l'effet du préfent Privilege, pour lui & fes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perfonne; & fi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceffion, l'Acte qui la contiendra sera enregiftré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la ceffion; & alors, par le fait feul de la ceffion enregiftrée, la durée du Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Expofant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, fi l'Expofant décede avant l'expiration defdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du

Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits ouvrages sous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes seront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément au Réglement de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege: qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera enſuite remis deux exemplaires dans

notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-neuvieme jour d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre regne le quatrieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2962, folio 540, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 15 Mai 1778. A. M. LOTTIN, Syndic.





